

## Musiques

### John Surman célèbre son prix du musicien européen au Châtelet

Par Francis Marmande



De toutes les institutions pointilleuses, l'Académie du jazz est l'oxymore le plus cocasse : sagement dérivé de ses origines plus ou moins pataphysiques – Boris Vian, Frank Ténot, les trois André, Clergeat, Francis et Hodeir –, vers un aréopage de grands spécialistes pointus. Depuis 1955, elle décerne ses nombreux prix –cette année ce fut au Châtelet, le lundi 8 février, pour son soixantième anniversaire.

Somme « *d'individualités au savoir redoutable* » – dixit son président actuel François Lacharme, successeur d'André Hodeir, Maurice Cullaz et Claude Carrière –, l'Académie répond à un principe strict de cooptation qui fait que, de Lucien Malson à Martial Solal en passant par Fernand Goaty, nul, de quelque mérite dans les mondes du jazz, n'aura échappé à son recrutement.

## Un « All Stars des prix Django Reinhardt »

Que le prix Django Reinhardt revienne cette année au brillant pianiste Paul Lay (patronyme pyrénéen à prononcer comme « Hendaye ») n'étonnera personne. Même si le prix a longtemps récompensé un ou une musicien(ne) moins jeune. Andy Emler, son grand aîné, figurait, notons-le, parmi les « nominés », mais il n'y a qu'un prix.

Première partie en scène, un « All Stars des prix Django Reinhardt » : René Urtreger au piano (né à Paris en 1934, lauréat 1961), entouré de Henri Texier (contrebasse), Eric Le Lann et Airelle Besson (trompettes), Pierrick Pedron, Stéphane Guillaume et Géraldine Laurent (sax), Simon Goubert (drums). Du lourd.

## « Le talent n'a pas de passeport »

Le prix accordé au musicien européen pour l'ensemble de son œuvre revient, pour 2016, à John Surman, multi-instrumentiste (sax et anches) de réputation internationale, né à Tavistock (Angleterre) en 1944.

Quand il la rejoint avec Mike Westbrook en 1962, la scène londonienne est, dans tous les arts, suractive : *« Les années soixante ont été une période étonnante. Nulle raison à cela : plutôt la résultante d'une conjonction qui n'arrive qu'une fois dans la vie, Berlin, Paris, New York, il suffit de s'y trouver. C'était très excitant de vivre à Londres à ce moment-là. Sans compter sur l'émergence, partout en Europe, de nombreux musiciens de jazz qui commencent à s'affirmer en dehors du courant dominant du jazz américain. »*

Musicien anglais ou européen ? *« Je ne prête aucune attention aux questions d'identités nationales. Le talent n'a pas de passeport. Cela dit, mes premières années où je chantais l'English National Song Book ont certainement influencé mon oreille. »*

## Synthétiseurs et effets électroniques

John Surman a grandi à Plymouth. De là, son amour de la campagne qu'il parcourt à bicyclette, ces paysages qui se reflètent dans sa musique. *« J'adorais nager, j'ai pratiqué la voile, et c'est là que j'ai rencontré Mike Westbrook ! »* Un album en solo, hypnotique autant que fascinant, *Upon Reflection* (ECM), marque un sérieux virage : *« Quand j'ai commencé à enregistrer au milieu des années 1960, les disques étaient encore en mono ; la stéréo représentait déjà une sérieuse avancée ! Soudain, nous avons la possibilité d'enregistrer en multipistes. Inouï ! Je connaissais la musique de Pierre Henry et les potentialités naissantes de l'électronique. C'était avant que le synthétiseur ne devienne accessible pour un prix qui ne nécessitait pas de dévaliser une banque... »*

Surman se procure son premier synthétiseur EMS. Les critiques académiques tordent alors le nez, l'oreille et le reste, devant les synthés et les effets électroniques *« mais j'ai continué à expérimenter sur ces instruments avec le Groupe de recherches théâtrales de l'Opéra de Paris (GRTOP) dirigé par Carolyn Carlson, avec Barre Phillips, etc. Quand Manfred Eicher m'a proposé d'enregistrer pour ECM en 1979, j'ai choisi d'utiliser ces techniques. »* Démarche d'autant plus paradoxale chez Surman, que ses rencontres, duos, trios et autres, sont innombrables. Notamment aux côtés de Jack DeJohnette et Karin Krog : *« En solo, la démarche me semble s'apparenter davantage à la composition ou à la peinture d'une toile. »*

## « Une voix de soprano exceptionnelle »

Rares sont les hommes qui parlent de leur mue : « *Enfant, j'avais une voix de soprano exceptionnelle. Je le dis en toute modestie, car lorsque je réécoute de vieux enregistrements, j'ai du mal à croire qu'une telle voix ait jamais été mienne ! On me sollicitait beaucoup pour les parties solistes, notamment dans la musique liturgique. Je dois dire que j'adorais ça – et la discipline du chant choral m'a aussi permis d'acquérir les compétences musicales de base. Je ne crois pas en avoir été conscient à l'époque, mais lorsque ma voix a mué, la pratique de la musique m'a vraiment manqué. »*

Du coup, il achète une clarinette d'occasion : « *Je crois que c'est sa valeur – 2,50 £ si je me souviens bien – qui m'a orienté vers l'instrument... J'avais entendu un peu de jazz traditionnel à la radio, j'ai commencé par jouer "dixieland", mais Karin Krog dit qu'elle peut toujours entendre ma voix de petit garçon dans mon jeu de soprano. Qui sait ? »*



## Fidélité intacte

Le 8 février au Châtelet, John Surman a célébré son prix, comme l'immuable Jean-Luc Ponty (lauréat au violon, en 1966 avant sa carrière internationale), avec la meilleure formation dédiée à Duke Ellington, l'un de ses maîtres, le Duke Orchestra de Laurent Mignard. Au piano, Philippe Milanta, autre lauréat pour son duo avec André Villéger (*For Duke and Paul*).

Didier Desbois dans le rôle de Johnny Hodges, Carl Schlosser dans celui de Paul Gonsalves, Philippe Chagne en Harry Carney retrouvé – superbe interprétation de *Sophisticated Lady*, note tenue et descente d'origine au final. Et, aux drums, aussi claire

qu'impériale, Julie Saury. D'autant plus sidérante qu'accompagner un big band, c'est toute une œuvre, sans compter qu'elle s'exprimait sur la batterie même, remise à neuf grâce à François Laudet, d'un des drummers historiques du Duke, Sam Woodyard : une batterie d'un bronze doré à faire frémir n'importe quel artiste. D'une direction de grande classe, élégant au possible, Laurent Mignard peut aussi bien s'aventurer dans des vanes sur le « *gros instrument du baryton, mesdames* », qui eussent fait tiquer dans la grotte Chauvet. *That's Jazz, Folks !*

Quant à John Surman, il réussit cette prouesse d'interpréter *Passion Flower* avec une fidélité intacte, sans rien lâcher de sa propre personnalité. Ce que Duke aimait chez ses Ellingtonians. Voix subliminale d'enfant soprano de Tavistock en prime.